

Ah ça ira, ça ira, ça ira...

La saison 2011-2012 voit l'arrivée au théâtre Dunois, première dans son histoire, d'un artiste associé. L'Amin Compagnie Théâtrale et son metteur en scène Christophe Lалуque, vont insuffler leur énergie militante au cœur du 13^e arrondissement, et ainsi renforcer l'ancrage du théâtre Dunois sur son territoire. Pour que l'esprit vive: critique, curieux, combatif... Debout! | **Nelly Le Grévellec**

► Table ronde | «Je cherche une écriture simple et concrète et j'espère toucher en même temps aux grandes questions de la vie», Jon Fosse

Avec la participation de **Marion Chénérier-Riev** maître de conférence en dramaturgie contemporaine à l'Université François Rabelais de Tours, **Christophe Lалуque** metteur en scène de «Noir et humide», **Sandrine Le Pors** maître de conférence à l'Université d'Artois et chargée de l'enseignement de la dramaturgie jeune public à Paris III-Sorbonne Nouvelle et **Marie-Amélie Léon** responsable à l'Arche de la partie éditoriale | *A l'issue de la représentation de «Noir et humide» du samedi 5 novembre 2011.*

A vos agendas | Pour en savoir plus: www.theatredunois.org

7 octobre 2011

nato: Retour à la case Dunois, 3^{ème} voyage Musique | 
Label nato | Tony Coe saxophones, clarinettes | John Horler piano

12-23 octobre 2011

Moi Seul Danse | 
Laurent Dupont et ACTA 4+

2-13 novembre 2011

Noir et humide Théâtre | 
L'Amin Compagnie Théâtrale | Texte Jon Fosse 7+

8 novembre 2011

L'arrestation Théâtre | 
L'Amin Compagnie Théâtrale | Texte Mario Batista 14+

15-20 novembre 2011

Les Fleurs de Bach, élixir sonore Musique | 
Les Fleurs de Bach et Pnepno 6+

23-27 novembre 2011

Bubaropolis Musique | 
Le Trio de Bubar 6+

28 novembre-4 décembre 2011

Ensemble Aleph Musique | 

6-18 décembre 2011

Taboularaza Théâtre | 
Damien Bouvet-Cie Voix Off | Texte Ivan Grinberg 4+

4-15 janvier 2012

L'enfant ROI Musique | 
Balle Rouge 6+

18-29 janvier 2012

Spécimen Théâtre | 
Le Petit Théâtre | Texte Anne-Marie Collin 9+

30 janvier-5 février 2012

Ensemble Aleph Musique | 

8-24 février 2012


Macao et Cosmage Musique | 
La SOUPE Cie | D'après «Macao et Cosmage ou l'expérience du Bonheur» d'Édy Legrand 8+

7-18 mars 2012

colosseS Théâtre | 
a.k. entrepôt | Texte Laurance Henry 8+

alleRetour: La révolution des filles


20-23 mars 2012

Soledades Danse | 
Cie alleRetour | D'après «La casa de Bernarda Alba» de Federico Garcia Lorca 14+

24-27 mars 2012

Pétales du temps Danse | 
Cie alleRetour | D'après «Momo» de Michael Ende 5+

28 mars-1er avril 2012

Les tours des vents Danse | 
Cie alleRetour | D'après «Et les petites filles dansent» de Jo Hoestlandt 6+

4-15 avril 2012

Murmers... Musique | 
Marmite Production & Cie et Les souffleurs de rêves 7+

2-13 mai 2012


Comment le monde vint au monde Théâtre | 
Cie Par Les Villages 3+

21-27 mai 2012

Ensemble Aleph Musique | 

Jojo Cirkus: L'Eldorado de Joël Jouanneau

29 mai-3 juin 2012

Jojo le récidiviste Théâtre | 
Joël Jouanneau-L'Eldorado | Texte Joseph Danan 7+

5-10 juin 2012

PinKpunk Cirkus Théâtre | 
Joël Jouanneau-L'Eldorado | Texte Joël Jouanneau 7+

12-17 juin 2012

L'Inouïte Danse | 
Joël Jouanneau-L'Eldorado et Anne-Laure Rouxel 5+

19-22 juin 2012

Post-Scriptum: L'enfant cachée dans l'encrier Théâtre | 
Joël Jouanneau-L'Eldorado et Cie La Valise 7+

Texte Joël Jouanneau

Les Tarifs

Tout public
16 € plein tarif
11 € habitants du 13^e, séniors, étudiants, intermittents, chômeurs - de 26 ans et adultes accompagnant des enfants (2 adultes maximum pour 1 enfant)
10 € enfant de - de 15 ans et adultes les accompagnant habitant le 13^e (2 adultes maximum pour 1 enfant)
6,50 € enfant de - de 15 ans et adultes les accompagnant habitant le 13^e (2 adultes maximum pour 1 enfant)

Carte Famille (valable une saison)
36 € 6 places

Devenez « Ami du théâtre Dunois »
Formez un groupe de 8 personnes, vous êtes invité et les 7 autres personnes bénéficient d'un tarif réduit.

Pour plus de détails, consulter notre site, rubrique Accès et tarifs
Règlement
Chèques et espèces;
Chèques Culture acceptés.

Par ici les sorties!

Théâtre Dunois
Accueil du public
7 rue Louise Weiss, 75013 Paris
Informations et réservations:
01 45 84 72 00
reservation@theatredunois.org
Administration
108, rue du Chevaleret 75013 Paris
Accès
M*6 Chevaleret
M*14 | RER C | Voguéo
Bus 62/64/89/132/325
Bibliothèque François Mitterrand
Bus 27 Clisson

La Maison Ouverte
Association loi 1901
Siret 32450071900020
APE 90042
Licence ent. 11033580 | 2.1028925 |
3.1028926

La Gazelle, le journal du Théâtre Dunois | Direction de la publication
Nelly Le Grévellec |
Conception, rédaction Céline Viel |
Conception graphique GuerillaGrafik |
Impression L'Imprime



La Gazelle

le journal du théâtre Dunois | n° 21 | Oct - Déc 2011

Question de saison

C'est à quel Sujet ?

Avides de jouissances, serons-nous encore longtemps des êtres de désir? Avec «Moi Seul» (du 12 au 23 octobre 2011 au théâtre Dunois), le metteur en scène Laurent Dupont arpente le territoire intime où le tout-petit apprend à surseoir à ses pulsions pour tisser des liens avec les autres, comme avec soi. Mais qu'en est-il de l'insatisfaction première, qui nous engageait à questionner le monde? Pour **Charles Melman**, psychanalyste, les mutations culturelles que nous traversons entraîneraient une profonde transformation du sujet. Son ouvrage intitulé «**La nouvelle économie psychique**»* montre comment le sujet est littéralement déboussolé, dans un monde où tous les comportements sont permis, pourvu qu'ils tendent à la consommation des satisfactions voulues par la société libérale. Entretien...

Nous vivons, d'après vous, une mutation inédite qui, au-delà des transformations de nos mœurs, touche notre subjectivité...

La transformation sociale et culturelle à laquelle nous assistons est sans précédent. La perte des repères traditionnels, le fait de ne plus se référer à Dieu, à des idéologies, ou à une quelconque autorité morale, oblige les individus à se déterminer eux-mêmes, individuellement et collectivement. Autrefois, il était question de vivre en harmonie avec un certain idéal, vers lequel nous tendions. Le sujet était animé par un désir qui s'exprimait d'abord sous la forme du manque, de l'insatisfaction. Le siècle qui s'annonce est marqué par le primat de la jouissance et l'exhibition de cette jouissance. Le sujet est sans cesse sollicité par une foule d'objets concrets aptes à le satisfaire immédiatement et qui vont organiser tout autrement sa relation à la réalité. Dans cette nouvelle existence, plus de limites! Plus rien ne semble impossible car le type de satisfaction recherchée n'est plus marqué par le sceau de l'interdit. Et cela touche notre perception même de la vie: autrefois, on vivait une vie, mais aujourd'hui, c'est magnifique, on peut mener plusieurs vies successives, avec des vocations professionnelles différentes, des conjoints différents, et même des identités sexuelles différentes...

Paradoxalement, ce monde hédoniste s'accompagne aussi de nouvelles souffrances psychiques...

On pourrait penser que le sentiment de l'absence de limite est synonyme de liberté. La figure de Dieu ou le rôle des grands textes fondateurs servaient de références et étaient inscrits dans le dialogue que chaque sujet entretenait avec lui-même, et avec ses semblables. Aujourd'hui, nous assistons à la prévalence d'un dialogue horizontal. Cela modifie évidemment notre relation avec les autres et avec nous-mêmes. Les jeunes respectent les techniques et non plus le savoir, c'est-à-dire les instruments qui permettent d'agir immédiatement sur le réel. Et le progrès technique, lui, contrairement au savoir, ignore les limites! Par ailleurs, l'idéologie de l'économie libérale est d'inviter chacun à abolir toutes les restrictions de jouissance et d'accepter l'excès comme quelque chose de normal dans la relation aux objets. Toute la difficulté pour l'individu est qu'il n'est plus le sujet de son désir. Il répond sans cesse à des sollicitations directes sans avoir à se demander en quoi pourrait consister sa demande intime, ce qui fait sa singularité. Et nous voyons de plus en plus arriver dans nos cabinets d'analystes, des personnes qui viennent avec un malaise qu'ils parviennent difficilement à formuler. Ce sont des jeunes qui ne savent plus d'où ils viennent et qui n'y attachent pas d'importance. Leur parcours social est aléatoire, morcelé. Ils cherchent sans doute à retrouver une organisation du désir, un chemin vers soi où ils pourraient reconnaître une identité.

Le sujet est ainsi menacé de dispersion. Est-ce que cela renforce son sentiment de solitude?

Sortez dans la rue: les gens ne sont jamais avec vous! Chacun est dans sa bulle, casque sur les oreilles ou téléphone en main... Et pourtant chaque individu n'est pas seul pour autant. Il n'est même jamais seul! Il est devenu l'élément d'un vaste réseau, et s'engourdit d'avoir une surface sans cesse sollicitée. Il est en

connexion démultipliée avec une foule de semblables. Là encore la communication n'a pas de limite! Jadis quand on s'adressait à quelqu'un, l'échange était fondé sur la reconnaissance commune d'une limite. Ce que les jeunes partagent aujourd'hui, c'est l'excès. Et l'on assiste aussi à un détachement à l'endroit du langage qui se trouve désinvesti au profit de systèmes de communication plus directs, où l'image tient une place essentielle.

Ces jeunes, vous montrez à quel point ils nous échappent, ce qui questionne la possibilité même de toute éducation...

Nos enfants ne vont plus chercher chez leurs parents la sagesse qui les préparerait à organiser leur place dans l'existence parce que les parents ne peuvent répondre qu'en cherchant à leur imposer cette limite qui pourrait venir donner une assise à leur subjectivité et à leur désir. Mais ces enfants savent que le partage de cette limite ne les préparerait pas à l'existence qui les attend, celle d'un monde qui est celui des jouissances accomplies. Ils ont donc largué les amarres avec tout ce que nous avions coutume de respecter. Les jeunes sont pris dans un univers de gadgets qui les sollicitent, les excitent sans cesse. Leur appétit est orienté par l'excitation née du spectacle du monde. La seule autorité qu'on admette encore, c'est une autorité charismatique: les professeurs doivent séduire pour enseigner. À l'école, comme ailleurs, les jeunes attendent d'être «provoqués». Il faut que l'image soit excitante pour qu'ils aient envie de lui répondre. On n'est pas loin du mode pornographique, mais ils ne ressentent aucune culpabilité puisque dans l'organisation de la société contemporaine rien ne vient interdire la promesse de satisfaction, au contraire. Les jeunes ne sont pas les initiateurs de leurs envies. Et pour celui qui veut éduquer, cela pose un problème d'adresse. Les professeurs comme les parents voudraient s'adresser à un sujet devenu tellement mobile, flexible, qu'il ne tient pas en place. Mais qui se sent encore à sa place aujourd'hui?

Vous évoquez à ce propos le cas des enfants dits «hyperactifs»...

Dans un livre précédent, «L'homme sans gravité»**, j'analysais déjà l'exemple d'un petit enfant de trois ans qui ne tenait pas en place et à qui on donnait, comme c'est devenu fréquent aujourd'hui, de la ritaline. Ce produit était destiné à le faire tenir tranquille. En rencontrant la mère, j'ai découvert une femme très investie dans son travail, ses amitiés, ses relations sociales. Le père était parti depuis que l'enfant avait neuf mois. Chez cette mère, à l'évidence, la maternité ne pouvait trouver sa place au sein de tous les dispositifs qui lui permettaient de correspondre à l'image d'une jeune femme active, intelligente... Et l'enfant sentait bien aussi qu'il n'avait pas non plus de place du côté de son père. Il est là, mais il n'est pas vraiment appelé à y être. Et la solution? Elle tend à se présenter sous la forme chimique de médicaments...

Mais si la structure du sujet est à ce point modifiée, que peut faire le psychanalyste?

À force de distribuer des molécules, la psychiatrie risque de se trouver mise au service de la déshumanisation. On réalise que les patients, inspirés par tout un système de pression, formu-

lent, dès qu'ils vont mal, la demande d'être «remis en état» de bien fonctionner, au travail, comme ailleurs. Les médecins psychiatres qui accèdent à cette demande en répondant par des drogues qui modifient les humeurs servent davantage l'impératif social que l'intérêt du patient. Si un patient est en deuil, il a besoin de temps pour faire ce travail de deuil, et le recours au médicament ne fait qu'occulter sa souffrance. Pour les psychanalystes, la difficulté est d'essayer d'identifier clairement cette nouvelle économie psychique qui ne se construit plus sur du refoulement. Je vous rappelle que l'inconscient freudien, entendu comme ce désir qui vient déranger l'ordre de mon monde, ce désir qui m'anime et que j'ignore, n'est pas de nature biologique. Il n'a pas été là de tout temps, mais est apparu à un moment précis de l'évolution culturelle: il est lié à l'avènement des sociétés patriarcales, à ses interdits, en particulier à l'interdit de la jouissance sexuelle. Or on constate que cette dernière qui avait un caractère sacré est ravalée aujourd'hui au rang des jouissances banales. Il est donc possible que nous, analystes, devenions impuissants face aux nouvelles formes de souffrance qui adviennent. Mais en l'absence d'autorité morale, intellectuelle, parentale, le cabinet de l'analyste reste un lieu où l'on peut aller à la recherche de soi-même et chercher des indications éclairées.

Vous dressez un tableau de l'existence contemporaine qui n'est pas très engageant, pourtant vous refusez de céder à toute nostalgie...

Ce que je montre surtout, c'est qu'il n'y a pas, concernant ces mutations du sujet, de programme établi. Nous sommes en passe d'abandonner une culture liée à la religion, qui contraignait les sujets au refoulement des désirs pour nous diriger vers une autre où s'affiche le droit à l'expression libre de tous les désirs et à leur pleine satisfaction. En l'absence d'idéal et de relation à une autorité, on a du mal à comprendre aujourd'hui comment peut se réguler notre relation au monde, à nous-mêmes et aux autres. Faut-il pour autant céder à la nostalgie de l'ancien monde? Je ne le crois pas. À quoi nous ont conduit le culte des ancêtres et les leçons de l'humanisme? Aux horreurs du XX^{ème} siècle! Il est vrai que nous ne parvenons plus à saisir par des concepts ce qui s'invente. Mais cela nous invite aussi à réévaluer ce qu'il en est des incidences habituelles de ces concepts: tout le travail philosophique qui permet de définir des concepts produit des idéaux qui sont impossibles à atteindre et qui sont, par là même, pesants. Les jeunes, de leur côté, ne trouvent plus les règles de leur comportement dans celui des générations précédentes. Ils ont plutôt le sentiment qu'ils doivent inventer leur vie. Ils ne renient d'ailleurs pas toutes les valeurs! À la recherche des honneurs et de l'argent, nombreux sont les jeunes qui préfèrent les manifestations de solidarité et de partage. Ils cherchent aussi à s'inventer de nouvelles relations. Avec le déclin de la figure paternelle, les jeunes expérimentent de plus en plus qu'ils vont devoir s'autoriser d'eux-mêmes, être responsables d'eux-mêmes. C'est un phénomène radicalement nouveau dans la culture!

* «La nouvelle économie psychique», Charles Melman, Édition Eres 2010.

** «L'homme sans gravité», Charles Melman, Denoël 2002, repris dans la collection Folio en 2005.

Compagnonnage au long cours

Une compagnie à demeure tout au long de l'année! En s'associant à l'Amin Compagnie Théâtrale, le théâtre Dunois espère bien s'inventer une nouvelle manière d'être dans la ville. Christophe Laluque, metteur en scène de la compagnie, présentera ses spectacles, et partira à la rencontre de tous ceux qui vivent autour de nous, dans un esprit de voisinage...

Votre travail de création est intimement lié aux actions de sensibilisation artistique. C'est un peu « la marque de fabrique » de votre compagnie...

L'art est essentiel pour moi, mais je ne le conçois pas sans l'idée de le partager avec les gens qui m'entourent. J'ai beaucoup travaillé en banlieue, ce qui m'a obligé à me poser très tôt la question de la relation au public. Je m'obstine à défendre un théâtre populaire exigeant parce que ce que j'ai vécu, en particulier au Théâtre de l'Envol à Viry-Châtillon (91) que j'ai dirigé plusieurs années, m'a convaincu que ce théâtre là est bien vivant. Encore faut-il avoir envie de connaître les gens qu'on a l'intention d'accueillir. En vivant tous les jours et plusieurs années consécutives à Viry, nous avons tissé des liens très forts avec les habitants de la ville. Nous sommes allés les chercher chez eux, dans les écoles, les foyers, les marchés... On s'apprivoise réciproquement, et les gens, parce qu'ils sentent que vous vous intéressez réellement à eux finissent aussi par s'intéresser à ce que vous faites. Alors, ils osent franchir la porte du théâtre, ce qui ne leur serait pas venu à l'esprit auparavant. Ces liens ont inévitablement influencé le sens de mon travail d'artiste: qu'est-ce que j'ai vraiment besoin de dire? Quand je choisis de monter un texte, je n'ai pas envie de décevoir ces gens. J'ai créé une attente, notre échange a quelque chose de vital. Réellement encore, je suis intervenu dans un atelier destiné à des jeunes qui sont en réinsertion et j'ai été saisi par la manière dont ces jeunes, exclus de l'école, étiquetés « rebelles », osaient à peine prendre la parole. Ils s'excusaient, multipliaient les formules de politesses. On sent à quel point ils se sentent humiliés, écrasés. Où est leur place? Par le biais du théâtre, des textes que l'on partage, ils retrouvent un début de dignité. J'y pense dans le cadre des ateliers, mais aussi quand je décide de mettre un texte en scène, ou quand je sélectionne les spectacles que je programme à l'Envol.

Ce fut le cas pour « L'arrestation » que vous avez créé l'an dernier à l'Envol et que vous présentez cette saison au théâtre Dunois...

Quand j'ai découvert le texte de Mario Batista, il a fait immédiatement écho à une conversation que j'avais eue un an plus tôt avec des adolescents de la cité de la Grande Borne, à Grigny. Nous parlions de la police et un jeune m'a lancé: « Mais, monsieur, c'est pas nous qui agressons la police, c'est la police qui nous agresse ». Cela ne retrace pas forcément la réalité, mais ces jeunes expriment ce qu'ils ressentent. Monter cette pièce s'est imposé à moi comme une manière de leur répondre, de poursuivre la conversation en ouvrant d'autres perspectives de réflexion. La pièce n'a pas manqué de surprendre ces ados. D'un côté, ils s'identifiaient à une situation réaliste qu'ils connaissent, mais comme l'écriture devient très vite onirique, ils étaient déstabilisés. En même temps, la pièce évoque la question du pouvoir, de la domination arbitraire, ce qu'ils ressentaient très bien. Elle exprime aussi la solitude du flic... Il n'y a pas de victime ou de bourreau. Les réactions de certains professeurs m'ont également surpris. Beaucoup s'identifiaient au malaise du policier et pouvaient comme lui se sentir prisonnier d'un système malsain, comparant l'école à la prison. Ce policier qui en déraillant devient plus humain me fait parfois penser aux personnages de Jon Fosse. Ils sont construits sur de l'incertitude et avec eux, on n'est jamais sûr de rien. Après tout, ce flic, est-ce qu'il est vraiment flic? Qu'est-ce qui l'ancre à sa propre réalité? Dou coup, la question se pose pour les spectateurs eux-mêmes...

En devenant artiste résident du théâtre Dunois vous retrouvez à Paris. Est-ce que vous pourriez travailler dans le même esprit?

Je n'ai pas d'idée préconçue sur la différence qui pourrait exister entre le fait d'aller à la rencontre des gens en banlieue ou à Paris. Ce qui ne change pas pour moi, c'est la nécessité de connaître les gens. Je ne suis pas en quête de « clients » pour remplir une salle.

Cela m'évoque l'initiative des maisons de la culture qui avaient loué des cars pour faire venir au théâtre un public populaire. Elles ont rempli leur salle mais dès qu'une coupe s'est imposée dans le budget, elles ont supprimé ce service, estimant que les ouvriers étaient suffisamment fidélisés. Résultat, les ouvriers ont cessé de venir car ils avaient besoin d'être ensemble! Isolés, ils ne se sentaient pas à leur place. Quels que soient les gens qu'on accueille, il faut être à leur écoute, comprendre quelle est leur perception du théâtre, ce qu'ils en attendent, leur faire entendre ce que l'art représente aussi pour nous, en quoi il peut transformer notre vie. Les difficultés de la relation avec le public ne concernent pas seulement les habitants des banlieues défavorisées. Les spectateurs sont de plus en plus dans une relation de consommateur. C'est cela aussi que nous aimerions faire bouger. Mais c'est difficile quand une compagnie est seulement de « passage ». En étant présent toute une saison, on peut espérer tisser des liens différents. Je ne peux donc pas savoir à l'avance à quoi ressemblera notre résidence puisque je ne connais pas encore les gens qui vivent autour du théâtre. Dans un premier temps, nous partirons à leur rencontre avec les Brigades d'Interventions Poétiques: nous irons dans les librairies, les médiathèques, les fêtes de quartier, les jardins publics, les écoles... partout où les gens auront envie de nous accueillir...

A découvrir aussi

Du 2 au 13 novembre 2011

► **Noir et humide** | Théâtre | 7+ | 

L'Amin Compagnie Théâtrale | Aux portes de la cave, une petite fille rêve d'inconnu et de transgression. On peut faire confiance à l'écriture de Jon Fosse... Elle ne lâchera pas!

Un flic au théâtre!

Oubliez les héros des séries policières... En décrochant le premier rôle au théâtre, un flic se joue de tous les clichés attachés à son personnage. Auteur de « L'arrestation », Mario Batista rêve la confession surréaliste d'un représentant de l'ordre trop humain. Entretien...

Avec « L'arrestation », vous offrez le premier rôle à un personnage peu familier des scènes de théâtre: le flic. Qu'est-ce qui vous a attiré chez ce personnage?

Ce texte est né d'une terrible colère que j'ai éprouvée à la suite des élections présidentielles de 2007. J'étais scandalisé par l'institution de l'injustice, et de cette colère a surgi le personnage du policier. Je ne connais pas de pièce de théâtre qui présente le portrait vraiment contrasté d'un « flic ». Cela correspond à un genre en littérature, au cinéma, mais pas vraiment au théâtre. Or il m'a semblé qu'avec ce qui se passe aujourd'hui, c'est très intéressant de fouiller les contradictions de ce personnage là. Il n'était pas question de condamner, ni même d'imposer un point de vue sur ce flic. Ce qui m'intéressait, c'était d'adopter les idées, les émotions qui le traversent, celles qui nous semblent insupportables comme celles qui paraissent légitimes. Il y a beaucoup de mauvaise foi dans ses propos, mais il est trahi aussi par ses habitudes, et surtout par la peur. En créant ce personnage, j'ai donc essayé de me placer à l'endroit d'où l'on ne peut pas trancher. Cela nous oblige à questionner le regard que nous portons nous-mêmes sur la société. J'adore travailler sur les clichés. Le monde médiatique nous submerge de clichés qui nous rattrapent tous, qu'on le souhaite ou non. Toutes les idées qui sont lancées et qui circulent, celles que j'entends malgré moi, se retrouvent à un moment ou à un autre en nous, comme chez ce flic. Et c'est terriblement compliqué pour chacun d'entre nous de s'y retrouver.

La parole du flic sonne comme un soliloque, et face à lui, un jeune de banlieue tente en vain de se faire entendre...

Oui, là aussi, il y a un cliché. Je suis parti d'une situation devenue banale, et la manière dont le flic s'épanche, nous plonge dans un univers qui n'a plus rien de réaliste. La présence du jeune reste essentielle pour moi, même s'il ne dit presque rien. Ce face à face du flic et du gamin permet de montrer la mécanique de destruction qui est à l'œuvre. Le jeune est anéanti par le policier qui fait les questions et les réponses. C'est comme la machine administrative qui dépossède l'autre de toute existence. Le policier est prisonnier de ses obsessions, il ne voit rien, n'entend rien, et cette situation n'est pas neutre puisqu'en tant que policier, le personnage a une valeur symbolique: il est le représentant de l'ordre...

Cette question de l'ordre est au cœur de votre pièce...

C'est un problème qui m'obsède. Je déteste le pouvoir pour le pouvoir. On ne peut sans doute pas échapper à l'exercice du pouvoir dans nos sociétés telles qu'elles sont organisées, mais cet

ordre que le pouvoir prétend défendre s'apparente plutôt à un immense chaos. Mon policier l'exprime sans cesse: il incarne à quel point l'ordre est disloqué. Que l'on soit tout en haut de l'échelle sociale, ou tout en bas, quel objectif poursuit-on? Les jeunes de banlieue que l'on stigmatise parce qu'ils ne sont, soi disant, pas bien intégrés... Ils sont au contraire parfaitement intégrés! Ils ont très bien compris le message ambiant: ils veulent des vêtements de marque et préfèrent vendre de la drogue car c'est plus rentable que de bosser à l'usine. Ils sont tout à fait en phase avec notre logique économique... J'ai animé des ateliers dans un collège de Saint-Ouen et j'ai été frappé par l'immense fragilité qui émanait aussi bien des adolescents que des enseignants. Chacun donnait l'impression de jouer un rôle, personne n'était vraiment à sa place, et surtout, il n'y avait pas de place pour l'« Autre ». C'est la peur de l'autre qui domine, du jugement de l'autre, l'impression que chacun est emprisonné en lui-même. Si les premiers rapports sociaux que connaissent les enfants sont de cette nature là, comment leur rapport à la société ne serait-il pas conflictuel?

Vous avez choisi un personnage d'actualité mais votre pièce n'a rien de réaliste...

Traiter ce personnage de manière réaliste n'aurait pas d'intérêt au théâtre. Le cinéma est plus efficace dans ce domaine. Cette pièce est conçue comme une farce tragique. L'intérêt de l'écriture théâtrale est d'être très concentrée. Chaque phrase doit être reçue comme quelque chose de très concret. Je n'aime pas le théâtre quand il est trop bavard. Le monologue du policier peut sembler prolix mais quand sa parole s'incarne sur le plateau, elle s'éprouve comme un acte physique. En même temps, la parole du flic est douée d'une charge poétique. On a l'impression d'entendre une langue étrangère qui ouvre ainsi sur l'inconnu. L'écriture doit être un défi à l'imagination, aux habitudes, ce qui n'empêche en rien l'humour. Je me suis énormément amusé en écrivant « L'arrestation », et pour moi, c'est d'abord une comédie qui se moque de nos travers humains.

Le 8 novembre 2011

L'arrestation | Théâtre | 14+ | 

L'Amin Compagnie Théâtrale

Burlesque chantier

Un trio de percussionnistes zinzin échafaude le plan d'une ville ivre de liberté. Une kyrielle d'objets malicieux provoquent d'étranges espaces sonores, autant de quartiers imaginaires qui s'édifient juste pour le plaisir de jouer. Questions à Maxime Echardour, membre du trio.

Avec « Bubaropolis », vous nous invitez à porter un regard complètement fantaisiste sur la ville.

Le projet est né de la collaboration avec le scénographe Tom Huet. Notre trio joue avec les potentialités musicales des objets, et nous avons envie de relier cette expérience à une recherche visuelle plus élaborée. Nous avons retenu le thème de la ville, mais c'est plus un chantier qu'une ville. C'est un espace en mouvement perpétuel où se construisent des quartiers qui vont céder la place à d'autres... Le spectateur découvre une succession de tableaux, de situations, provoqués par la circulation des objets. Au début, le plateau est nu. Entre en scène une locomotive qui va décrire une série de circuits, de mouvements à partir desquels vont s'élever des parois, des tunnels, des gratte-ciel... Les musiciens manipulent des matières assez primaires, des jouets, des bouts de carton, des objets détournés de leur fonction quotidienne. Ce chantier est essentiellement guidé par le goût du jeu et de l'improvisation. Le thème de la ville nous a intéressés comme métaphore de la création. La sensation de mouvement perpétuel, les connexions qui s'établissent entre les éléments disparates qui habitent le plateau peuvent évoquer le chaos. Les petits personnages qui évoluent dans cet univers peuvent sembler un peu perdus. Cette fragilité est voulue. Rien de ce qui se construit ne l'est de manière définitive. Pourtant un monde surgit à la fin et il paraît doué d'une vie propre... Ce sont surtout nos perceptions habituelles qui s'effondrent!

Ce monde mêle des objets primaires comme les jouets à des technologies sonores très élaborées qui empruntent aux recherches de l'Ircam...

Nous utilisons effectivement un logiciel mis au point par l'Ircam, des capteurs qui déclenchent des actions sonores, tout un dispositif vidéo... La locomotive est équipée de caméras qui permettent de visualiser en grand les objets qu'elle rencontre sur son chemin... Mais ces sons se mêlent à d'autres phénomènes acoustiques qui naissent des objets eux-mêmes. Et ces objets, ce sont vraiment des petites choses, des jouets ou des matières primaires. Nous explorons ainsi un univers sonore qui ne ressemble à rien de connu. Notre seul guide, c'est la liberté d'invention, à la manière des enfants. L'enfance est d'ailleurs omniprésente: les petites boîtes à musique, le circuit de la locomotive, les cannes à pêche... L'échelle de « Bubaropolis », c'est l'échelle du jouet, avec un monde plein de couleurs. Nous partons de nos envies, et ce chantier est à l'image de notre création collective. Au départ nous étions trois percussionnistes qui avaient juste envie de construire quelque chose ensemble. Aujourd'hui, nous sommes un collectif de six artistes. Notre goût commun pour les objets nous a réunis, et nous avons cherché comment, avec ces objets, nous pouvions produire un monde poétique de sons nouveaux, qui intègre aussi le travail sur la lumière et la scénographie.

Ces recherches résolument ludiques tranchent avec le travail que les percussionnistes de votre trio mènent par ailleurs dans les ensembles de musique contemporaine...

Oui, et non. Pour chacun d'entre nous, il n'y a pas de clivage mais plutôt une continuité. De plus en plus, la musique contemporaine s'intéresse aux objets sonores, et l'inverse est vrai aussi: il y a toute une matière instrumentale que nous pou-

vous intégrer dans nos spectacles. Il est vrai qu'un spectacle comme « Bubaropolis » est peut-être plus accessible pour le public car le jeu avec les objets permet au spectateur de suivre le cheminement concret de la partition. Si par exemple, on prend le temps d'écouter le son seul d'une boîte à musique, cela s'inscrit dans un parcours ludique et le spectateur se laisse peut-être plus facilement emporter. Le fait aussi que les objets soient empruntés au quotidien parle à l'imagination, et cela d'autant plus que les tableaux prennent une dimension abstraite. Après les représentations, c'est important pour nous de discuter avec le public, et les gens posent toujours beaucoup de questions sur la manière dont est fabriquée ce qu'ils voient et ce qu'ils entendent. C'est tout un dispositif quirompt complètement avec le concert traditionnel et qui est essentiellement guidé par le plaisir de l'invention.

Du 23 au 27 novembre 2011


Bubaropolis | Musique | 6+ | 

Le Trio de Bubar

Un autre spectacle à ne pas manquer

Du 15 au 20 novembre 2011

► **Les Fleurs de Bach, élixir sonore**

Musique | 6+ | 

Les Fleurs de Bach et Pneuono | Julie Läderach violoncelle et Chris Martineau alto et voix

Visions éloquentes

C'est un récit de vie volubile. Damien Bouvet a posé sa tête de clown sur un coussin perdu dans le cosmos... Il s'aventure à rompre le silence de ce monde d'avant les mots qui caractérisait jusque là tous ses spectacles. Nous voici catapultés dans le ventre de la langue! Explications...

La parole était exclue de vos précédents spectacles. Pourquoi surgit-elle maintenant?

Ces dernières années, j'ai privilégié le travail sur le corps et l'objet. J'ai créé des spectacles sans texte, une sorte de monde d'avant les mots. Ce n'était pas un travail silencieux. Il y avait la présence du son, l'usage de borborygmes, une forme de langage essentiellement sensoriel... Quand j'ai démarré le théâtre, je n'étais pas à l'aise avec le texte. J'avais l'impression de singer des sentiments. En travaillant par la suite avec des artistes comme Philippe Genty qui offrent un langage visuel, débarrassé de la psychologie des personnages classiques, je me suis senti à la maison. C'est surtout ma collaboration avec Yvan Grinberg, mon metteur en scène, qui a fait surgir ce désir de fabriquer un texte, d'utiliser à nouveau les mots. Nous avons monté un premier spectacle, intitulé « Ministre », où je me suis retrouvé debout, en costume de ville, incarnant un personnage qui est pour ainsi dire « pris de parole ». Ce n'est pas du tout une satire traditionnelle du monde politique. Ce ministre ressemble à monsieur tout le monde, il doit présenter ses vœux et quand il se met à parler, toutes ses idées se télescopent: il parle de sa mère, du travail qui humanise et anéantit en même temps... Au fond, c'est toujours le même thème que j'explore: qu'est-ce qui nous fait humain? Avec « Taboularaza », je creuse le même sillon en questionnant notre relation au langage: comment la parole naît en nous, nous traverse, et se dérobe? Le personnage de Tatïe Claire, incarné par cette tête énorme posée sur un coussin semble s'apparenter à celui d'une vieille femme qui perd la maîtrise du langage. Autour d'elle, il y a d'autres petits personnages, comme Chichi qui commence à articuler quelques mots, et Diego, un petit bonhomme très sérieux qui s'applique à bien dire les choses... Ce qui m'intéresse c'est cette friction, ce frottement de l'être qui se tait puis se met à parler. Les mots, pour moi, c'est ce qui nous lie les uns aux autres, ce par quoi on apprend à grandir.

Il reste néanmoins très difficile de cerner avec des mots ce qui se passe dans vos spectacles. Et « Taboularaza » ne fait pas exception...

Je travaille sur ma propre pâte humaine, avec mes visions d'enfance, et je rejette les cloisons rationnelles. Le théâtre pour moi, ce n'est pas un texte, soutenu par des acteurs, un décor... Il n'y a rien qui prime. Au contraire, tout s'imbrique. Les mots sont comme une matière et doivent jaillir du corps, de même que les objets mis en scène deviennent un prolongement du corps. Le lustre géant qui pend au dessus de la tête de Tatïe Claire raconte autant de choses que les petites histoires des personnages! Mes spectacles, c'est vrai, produisent souvent des impressions troublantes. Je partage avec les enfants le goût des associations, des détournements qui bousculent notre vision du réel. Je pense profondément que l'adulte n'a aucune avance sur l'enfant concernant les grandes questions comme la mort ou le mystère de notre présence au monde. Et le jeu, au théâtre, me permet de raviver des perceptions, un imaginaire plus libre, où un seul objet peut se muer en visions multiples. Par exemple, je suis fasciné par notre part d'animalité. Je me souviens d'un spectacle où j'enfilais un pied nu dans une chaussure à talon poilue. Cela créait un effet très étrange parce que cette image évoquait à la fois le talon d'une dame, mais aussi un pied de bouc, et une patte d'autruche... Il y a tout un jeu de contiguïté organique entre les éléments du réel qui se télescopent, se contredisent et créent ainsi un paysage intime qui finalement appartient à chaque spectateur.

Vos spectacles ont rencontré par hasard le public des enfants. Vous n'aviez pas conçu vos premières créations pour eux, et on vous reproche parfois la crudité de certaines images...

Ma rencontre avec le jeune public n'avait effectivement rien de prémédité. Mais assez vite, je me suis retrouvé face à un public d'adultes et d'enfants mêlés et c'est très jubilatoire de sen-

tir que j'interpelle tous les spectateurs, petits ou grands, de la même manière. Certains adultes, c'est vrai, sont un peu éfrayés par la manière dont je mets en scène le corps. Ils peuvent voir de l'obscénité là où je mets de la crudité. Mais cette crudité fait partie inhérente de la vie et je ne veux pas l'évacuer. Un corps en sueur, une bedaine ou des mamelles de femme enceinte: pourquoi faudrait-il nier tout ce qui déborde? La chair est très présente dans mes spectacles, et le corps avec ses difformités, volontairement accentuées, nous parle une fois de plus de l'être déroutant que nous sommes. Cela n'empêche pas le rire d'être omniprésent. Et lui aussi est toujours lié à un certain trouble! Aujourd'hui, les *one man show*, les émissions télévisées nous ont appris à rire pour un rien, avec des humoristes qui font des blagues toutes les deux secondes. Mais le vrai clown est un personnage poétique parce qu'il masque aussi une souffrance. Je me dis toujours que les clowns ont des grandes chaussures non pour amuser la galerie, mais parce qu'à l'intérieur de leurs chaussures, ils ont réellement les pieds difformes. Le rire, je le prends comme un chemin de traverse qui permet de regarder autrement le réel, de s'en extraire, de se soulager. Et je ne connais rien qui permet une telle communion au sein du public. Je crois que c'est ce qui m'émeut le plus au théâtre...

Du 6 au 18 décembre 2011

Taboularaza | Théâtre | 4+ | 

Damien Bouvet-Cie Voix Off